

LE PATRIOTE FRANCAIS.

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés, à M. J. REYNALD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement. Trois PIASTRES par mois.

MONTEVIDEO.

2er OCTOBRE 1850.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

(Suite.)

Nous savons que MM. GUILLEMET, MARMIER et COFFINIÈRE, qui ont précédé M. Chatelein à Montevideo, et qui ont séjourné en cette ville beaucoup plus longtemps que lui avaient fait une ample moisson de notes et de renseignements de toute espèce. De sorte que, si la France pêche de nouveau, lorsqu'ils s'agira de prendre une décision définitive dans cette grande question de la Plata, on ne pourra pas dire, cette fois, que c'est par ignorance. Certes, les personnages que nous venons de nommer ne sont pas des hommes ordinaires; chacun d'eux à sa spécialité; ils jouissent tous d'une juste considération dans le cercle de leurs relations respectives; leur opinion doit donc être d'un grand poids auprès des hommes éclairés, qui s'intéressent sincèrement au développement du commerce extérieur de la France.

M. EUGÈNE GUILLEMET, voyageur, diplomate et publiciste de mérite, est en ce moment dans la province de Rio-Grande-du-Sud, qu'il doit parcourir jusqu'à l'Uruguay. Il a habité successivement le Canada, les États-Unis et le Brésil; il a été chargé d'une mission importante près du gouvernement de ce dernier pays. C'est donc un homme très-compétent dans les questions qui se débattent au Rio-de-la-Plata.

M. XAVIER MARMIER, membre de l'Institut de France, est un savant ethnographe et un littérateur des plus distingués; il a parcouru également une partie des deux Amériques; il venait de Buenos-Ayres quand il est arrivé à Montevideo; il a pu comparer les hommes, les mœurs et les institutions des deux pays. Il est reparti pour France par la « Triomphante. »

M. COFFINIÈRE, lieutenant-colonel du génie, était, comme on le sait, chargé d'une mission spéciale par le ministre de la guerre. C'est un homme d'un grand cœur, d'un savoir et d'une capacité éprouvés. On n'arrive pas, d'ailleurs, « à son tour de tête, » comme disent nos marins, au grade dont il est revêtu, surtout en France, où l'école polytechnique et les écoles militaires spéciales fourmillent de sujets distingués pour l'arme à laquelle M. Coffinière appartient. Cet officier est également reparti pour France, sur « l'Alcibiade, » après un séjour de quatre mois dans la Plata.

Ajoutons que le général Pacheco y Obes, déjà si avantageusement connu en France, est reparti pour Paris, chargé d'une nouvelle mission près de notre gouvernement. Il s'est embarqué ici le 19 août sur le packet anglais « Spider, » allant à Rio-Janeiro. Après s'être assuré, par lui-même, des dispositions de l'empereur DON PEDRO II, il a continué son voyage, en s'embarquant de nouveau, le 10 septembre, sur le packet anglais.

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à faire des vœux pour que tous ces illustres voyageurs arrivent à bon port; car, avec eux, la lumière achevera de se faire, indubitablement.

En attendant, les corps de la garnison, les légions françaises et italiennes, les autorités civiles et militaires, les journalistes, tout le monde est à son poste, comme au premier jour du siège. Montevideo, malgré sa misère, malgré les cruelles épreuves auxquelles ont l'a soumise, n'a pas cessé d'être le « palladium » des libertés de tout un monde; l'espoir du commerce européen, et le repart de la civilisation dans l'Amérique du Sud.

BUENOS-AYRES.

On pourrait comparer la prétendue « Confédération-Argentine » de Rosas à ce merveilleux homme-poisson dont les journaux espagnols nous donnaient dernièrement la description: tête séduisante, tour-à-tour syrière ou tigresse, selon les dispositions de son âme, (le dictateur); corps difforme et monstrueux, se rétrécissant de plus en plus vers les extrémités. Tel est l'aspect que présente, depuis quinze ans, la République Argentine.

Buenos-Ayres est cette tête aux beaux yeux: « tigresse » en présence de MM. Roger, Martigny, Leblanc, de Becourt, De Lurde et Deffaudis; « Syrière » pour MM. Mendeville, Mackau, Mareuil, Southern, Le Predour, — et jusque pour M. Thevenau, capitaine au long-cours.

La tête est belle, sans aucun doute; mais on ne voit pas les difformités du corps, toujours noyé dans les profondeurs de l'abyss.

Plaisanterie à part, c'est un bien affligeant spectacle, que celui que nous offre un système de gouvernement aussi monstrueux que celui de Rosas. Il est triste de le voir s'affermir et s'éterniser, — par la grâce de lord Palmerston, — au grand détriment de « deux

millions et demi de chrétiens » qui végètent, au milieu des plus beaux dons de la nature, dans les « quatorze provinces » argentines, dans le Paraguay, et dans les départements orientaux et méridionaux de la Bolivie. Sans compter « cinq à six cent mille infidèles » des Pampas et du Chaco, qui n'ont reçu jusqu'à présent que « le baptême du sang, » comme disait les conquérans du 16me siècle, et qui ne demanderaient pourtant pas mieux que de se réunir en peuplades régulières, si on leur en fournissait les moyens, avec douceur et persévérance.

Pourvu que les coffres de Buenos-Ayres se remplissent, on s'inquiète fort peu de la misérable condition des provinces argentines.

Il est plus facile de savoir ce qui se passe en Chine, et même au Japon, que de connaître à Buenos-Ayres et à Montevideo le sort des habitants de Cordova, de Santiago-del-Estero, du Tucuman, de Salta, et même de ceux des provinces riveraines du Parana, telles que Santa-Fé et Corrientes.

Il en est de même du Paraguay. Les journaux à la solde du dictateur se faisaient complètement sur tout ce qui pourrait intéresser le commerce, éveiller l'esprit d'entreprise et d'association. En revanche, ils ont fait connaître aux heureux sujets du dictateur, dans les détails les plus minutieux, la mort de TAO-KWANG et l'avènement au trône de ce vaste empire, du jeune et brave KUTCHU, digne rejeton de son père (la splendeur de la raison).

Les staticiens rosistes s'attachent à démontrer que le commerce s'est « définitivement déplacé. »

Ils exagèrent le nombre des bâtimens marchands qui étaient mouillés sur la rade de Buenos-Ayres, au commencement de l'année dernière; mais ils se gardent bien de dire qu'en 1850 ce nombre a diminué de moitié, sans que les affaires des armateurs et des expéditeurs en soient plus florissantes.

Ils passent prudemment sous silence, l'absence de fret, qui a forcé une partie de ces navires à relever sur lest pour d'autres points, plus ou moins éloignés; — les prix désastreux auxquels d'autres ont chargé, après un séjour de 4, 5 et 6 mois; — l'encombrement du marché, la difficulté de vendre et surtout de réaliser, sans être victime des fluctuations continuelles des changes, soit du papier-monnaie, soit du papier de commerce; — Enfin, les nombreux sinistres qui ont eu lieu, sur cette rade foraine, dans les coups de vent de S. E. et de N. O. des trois derniers mois.

Que le siège de Montevideo se leve, que Rosas retire ses troupes de la Bande-Orientale et abroge ses decrets d'interdiction contre les navires et les marchandises provenant de ce port;

Qu'il laisse les paquebots, (le vapeur américain surtout), libres de prendre des passagers à Buenos-Ayres, comme ils en prennent ici; — et l'on verra si le commerce s'est déplacé.

Quand on le chasse d'un côté, il faut bien qu'il aille de l'autre; surtout quand on lui fait de avances; mais cela ne prouve point qu'il y serait allé de son propre mouvement, s'il avait eu sa liberté d'action.

Les journaux rosiste auront beau faire, ils ne détruiront pas ce fait accusateur d'un système odieux — à savoir: qu'à l'époque du plus haut degré de prospérité du commerce montevidéen, (en 1841 et 1842) le port de Buenos-Ayres était débouqué; le dictateur s'était arrogé le monopole du trafic de l'Uruguay et du Parana; la campagne orientale était menacée d'une invasion; — et cependant le port de Buenos-Ayres ne comptait pas la moitié des navires étrangers qui fréquentaient celui de Montevideo.

Au surplus, nous avons toujours dit, et nous le répétons, parce que c'est une vérité digne d'attention, que le commerce étranger ne peut prospérer d'une manière permanente dans la Plata (abstraction faite de la navigation des fleuves), que par une libre communication entre les deux grands marchés de Montevideo et Buenos Ayres.

Rosas augmente son escadron et renforce le cadre de ses bataillons. Il y a de son côté haine et mauvais vouloir à l'égard du gouvernement impérial. Il lui refuse toute satisfaction; il a comblé la mesure, par l'audace et l'insolence de ses protestations; finalement, il rappelle le général Guido, son ministre à Rio-Janeiro, qui cependant ne se presse guère d'obéir. C'est qu'il ne partage probablement pas les illusions du dictateur. Celui-ci, malgré ses fanfaronnades et ses grossières plaisanteries, n'est pas au fond, sans inquiétude sur les suites de la levée de boucliers de l'empereur; et surtout sur l'accueil réservé aux nouveaux traités AD REFERENDUM.

On ne sait rien des dispositions du gouverneur de l'Entrerios, sur lequel le dictateur paraît toujours compter. Néanmoins Urquiza continue à s'occuper des intérêts de sa province.

(Continuera.)

NOUVELLES D'EUROPE.

Nous continuons à donner ci-après les nouvelles apportées par la frégate américaine « Congress. »

La publication faite à Londres, par le « Morning-Cronicle, » et autres journaux anglais, des premières notes échangées entre M. Leprédour et Rosas, avait produit une grande sensation dans le monde politique et commercial. Le ministère français en a été stupéfait, et fort embarrassé, dit-on.

Des lettres de Paris, en date des 18 et 19 juillet, citées par le « Comercio del Plata » d'hier, donnent les détails suivans, en se référant, de plus aux divers journaux de France qui ont si habilement traité déjà les questions de la Plata, et que nous recevrons sans doute par le packet « Spider, » attendu d'un instant à l'autre.

« Les journaux anglais ont publié le nouveau projet de traité Leprédour, et la presse parisienne s'en est occupé. »

« Depuis, le bruit a couru ici qu'on n'avait pas pu s'entendre sur ces bases, et que la négociation avait été rompue; ce qui n'étonnera personne, si le fait est vrai, car tout le monde sait qu'il est impossible d'amener Rosas par la raison, à conclure un traité, à moins que la France ne veuille se dégrader. On a été jusqu'à dire que M. Leprédour, croyant qu'il n'obtiendrait rien, avait demandé un nouveau renfort, et que par une dépêche télégraphique, on avait donné ordre d'apprêter des batimens à Toulon... »

« L'affaire de Grèce a été favorable, en ce que le gouvernement a connu qu'il ne doit pas se préoccuper tant de l'Angleterre, qui n'est pas plus disposée que la France à entrer en mésintelligence. Il ne s'agit que de lui prouver que la France a une volonté. »

« Croirez vous que, parmi les calomnies et les ruses que les ennemis de Montevideo n'économisent pas, l'une d'elles a été d'essayer de faire croire au ministère des affaires étrangères que le subside français était destiné à payer des journaux de Paris! N'en doutez pas cependant; le ministre a parlé dans ce sens à M. Le Long, dans une conférence que ce dernier a eu avec lui. Vous devez bien penser qu'il n'a pas été difficile à M. Le Long de détruire une imposture aussi ridicule. Mais le plus important c'est que le ministre lui a dit, entr'autres choses, que, « sous peu, « les instructions à Monsieur Le Prédour seront publiées, et « qu'alors nous resterons satisfaits de la manière dont il a agi (le ministre). » »

ALLEMAGNE. — A l'exception de Saxe, les divers États Allemands suivent une marche rétrograde, spécialement ceux de Wurtemberg et de Mecklembourg-Strelitz. Dans l'un comme dans l'autre les assemblées législatives ont été dissoutes. Cependant, nous voyons avec plaisir que l'empereur d'Autriche revient à des principes de sagesse et d'humanité envers ses sujets. Il a commencé par destituer le sanguinaire Haynau, et immédiatement après il a publié plusieurs actes de clemence; entr'autres, celui de l'amnistie complète de 209 ex-députés et commissaires du gouvernement révolutionnaire, sans même en excepter le comte Bathiany. Il pourrait bien se faire que cette mansuétude du monarque absolu fut moins l'effet d'une inspiration généreuse que d'une politique astucieuse, dictée par la nécessité de concentrer toutes ses ressources pour faire tête au roi de Prusse. Nous voyons en effet que les relations compliquées qui existent entre ces deux monarches prennent chaque jour une plus mauvaise tournure. L'un et l'autre prétendent diriger exclusivement les affaires de l'Allemagne. L'Autriche prétend rétablir l'ancienne diète germanique afin d'en avoir la direction, et la Prusse s'y oppose obstinément. Celle-ci a protesté de nouveau contre les prétentions de la première, qui lui furent notifiées, et elle a, de plus, le 17 juillet, rappelle les plénipotentiaires qu'elle venait d'envoyer à un congrès que l'Autriche avait convoqué à Francfort.

Plusieurs États allemands, et jusqu'à la ville hanséatique de Lubeck, s'opposent à la ratification du traité de paix négocié par la Prusse avec le Danemark. D'un autre côté, nous voyons que la Russie, l'Autriche, la Suède, l'Angleterre et la France, reconnaissent et appuient les droits séculaires du Danemark sur les duchés de Schleswig-Holstein. Un protocole très-explicite a été signé à Londres le 2 août 1850 par les plénipotentiaires de ces grandes puissances, qui ont admis l'envoyé du Danemark à leurs conférences. C'est donc du sang bien inutilement prodigué, que celui qui a été versé, avec tant de bravoure, de part et d'autre, à la bataille d'Idstedt. Nous ferons connaître, dans notre revue rétrospective l'origine de cette question, que date de 4 ou 500 ans.

GRÈCE. — Des lettres d'Athènes annoncent que le projet de convention qui met un terme à la mésintelligence entre la Grande-Bretagne et la Grèce, a été signé le 18 juillet, en présence du re-

présentant de la France et après l'acceptation du projet par le gouvernement grec.

Rome.—Le jour de la Saint-Pierre ou a répété, dans la métropole du catholicisme, une cérémonie extravagante et insensée, indigne de la circonspection de Pie IX, qui ne sert qu'à déconsidérer le pouvoir papal et à rendre plus ridicules les foudres du Vatican. Tous les ans un membre de l'officialité (tribunal ecclésiastique) se présente devant le Pape, le jour de la Saint-Pierre, et lui demande une sentence d'excommunication contre le roi de Naples, comme détenteur injuste des biens de l'Église, et le Pape la prononce; mais il la révoque immédiatement après.

Cette année, sa sainteté a prononcé, après la révocation de la sentence, une allocution en l'honneur de ce monarque, en le portant jusqu'aux nues, bien que, quelques instans auparavant, il l'eût précipité dans les enfers! Reste à savoir si, l'année dernière lorsque le Pape était à Naples, cette belle cérémonie a eu lieu. Pie IX voulait, dit-on, abolir pour toujours cette antique et absurde cérémonie; mais les cardinaux s'y sont opposés et le Pape a dû céder.

Nous remercions sincèrement notre estimable confrère le *Correo de la Tarde* du salut amical qu'il nous a adressé dans son supplément de dimanche.

Le même journal a donné hier l'extrait d'une lettre de Rio Janeiro, en date du 12 septembre, ainsi conçue:

« Ne doutez pas que ce gouvernement (celui du Brésil) se déclare contre Rosas. Les motifs que j'ai pour vous le dire sont les suivants:— le major Sakou a été appelé pour organiser ici un corps de cavalerie de mille hommes; et il s'est engagé à le faire sous peu de jours, ce qui est croyable: parce qu'il connaît tous les mulâtres et les nègres libres qu'il y a par ici, et que ce sont d'excellents cavaliers et de fameux sabreurs. On prépare en toute hâte l'escadre qui doit partir incessamment pour Montevideo. Ma correspondance de Pernambuco m'annonce qu'on se disposait à envoyer par ici toutes les troupes disponibles, et des personnes qui approchent du gouvernement (*allegados al gobierno*), m'assurent que, vers la fin du mois prochain (octobre) il y aura dix mille vétérans dans la province de Rio Grande du sud. Les forces de San-Pablo (St. Paul) sont déjà en route.

« Les passe-ports de Guido sont signés, cela est la meilleure preuve de tous ce que je vous ai écrits en vous annonçant que la guerre était inévitable. On expédie par ce vapeur, à Mr. Pimenta Bueno, président de Rio-Grande, l'ordre de se préparer, afin de ne pas se laisser surprendre. Le comte de Caxias partira sous-peu de jours pour ce dernier point. »

Nous sommes informés qu'aujourd'hui à une heure, si le temps le permet, M. le contre-amiral Le Predour passera une revue des forces expéditionnaires sur la place de Cagancha, pour distribuer les décorations qui ont été accordées aux militaires du corps d'infanterie de marine.

NOUVELLES DIVERSES.

M. de la Martine, qu'un journal de Lyon représentait à tort comme malade, est parti, samedi dernier, de Mâcon pour Marseille, où il doit s'embarquer, le 21, sur le paquebot l'*Oronte* pour Constantinople.

Nous signalions, il y a peu de temps, la rapidité merveilleuse avec laquelle le navire anglais en fer le *Kar* faisait le trajet d'Angleterre à Rouen. Une affreuse catastrophe est venue détruire ce beau bâtiment. Il y a six jours, il était parti de Newcastle pour notre port, sous la conduite de son chef ordinaire, le capitaine Harwey. En mer, il a été abordé par un autre bâtiment, et la rencontre a été si terrible, que les deux navires ont coulé avec une promptitude telle, que deux hommes seulement ont pu se sauver en s'accrochant aux débris.

Le fils du capitaine Harwey, qui attendait son père à Rouen, a subitement appris cette fatale nouvelle. Le capitaine Harwey était fort estimé des marins ses compatriotes, et, vendredi dernier, jour où la nouvelle leur est arrivée ici, tous les bâtimens anglais stationnant dans notre port se sont mis en deuil.

(Mémorial de Rouen.)

Le musée du Louvre vient de recevoir un don fort important, qui lui est fait par M. Augrand, ancien consul général de France en Bolivie. Ce présent consiste en

une collection de vases, de figurines, d'étoffes, d'armes, d'objets découverts dans les antiques tombeaux du Pérou. Il y a là un certain nombre de vases qui, par leur fabrication et la couleur désornementée dont ils sont décorés, ressemblent tout à fait aux vases que l'on trouve dans les sépultures étrusques des environs de Viterbe. Le musée n'en possédait pas encore. L'administration, prise au dépourvu par la générosité de M. Augrand, est obligée de changer les dispositions de la nouvelle salle consacrée aux antiquités américaines, et de différer pendant quelques jours l'exposition publique de la collection qui vient enrichir cette salle d'une manière si heureuse.

On nous écrit de Lorient :

« Hier dimanche a eu lieu à l'église Saint-Louis, une pieuse cérémonie dont l'honneur revient à M. le capitaine de vaisseau Bouët, commandant la frégate la *Pénélope*, récemment arrivée du Sénégal. Un service funèbre a été célébré pour les marins de la *Pénélope*, morts pendant la campagne de 1848, 1849 et 1850.

« Tous les marins composant l'équipage de la frégate, devant recevoir cette semaine leur congé, M. le commandant Bouët qui leur a déjà donné tant de marques de bienveillance, avait voulu avant leur séparation les réunir une dernière fois et prier avec eux pour leur camarades morts au service.

« La cérémonie a eu lieu en présence de tout l'équipage, officiers et soldats, et d'un grand concours d'habitans de la ville, qui ont voulu applaudir par leur présence à la pensée chrétienne qui a valu à M. Bouët de vives et sincères félicitations.

« Je suis heureux de pouvoir exprimer par l'organe de votre journal, à l'un des plus honorables officiers de notre marine, les témoignages de la sympathie et de l'affection que sa conduite a trouvées dans notre population maritime. »

On lit dans la *Liberté*, de Lille: « Un cas inouï d'hydrophobie, eu de folie furieuse, ayant tous les caractères de la rage, vient de se produire à Lille. Un ouvrier de la manufacture des tabacs, demeurant rue des Pénitents, le nommé Jean-Baptiste Coquelle, âgé de cinquante-quatre ans, possédait un petit chien de race épagneule, auquel il avait voulu, il y a trois semaines environ, mettre une muselière.

« Les chiens de cette race supportent difficilement la suggestion de cet appareil; celui de Coquelle fut pris de convulsions et creva. Cet accident, tout ordinaire, fit cependant une profonde impression sur l'esprit de Coquelle. Cet homme s'imagina que son chien était mort enragé, cette idée fixe ne l'abandonna plus, et il finit par se persuader que lui-même était atteint du même mal.

« Quelle ne fut pas la surprise des personnes qui entouraient Coquelle lorsque, il y a quelques jours, elles virent se manifester en lui des symptômes effrayans. Le malheureux criait et se déménait, affirmant qu'il était enragé, et que tout l'intérieur de son corps était en feu. Un médecin fut appelé; ses soins furent inutiles pour rendre le calme au malade, dont les convulsions devenaient de plus en plus dangereuses.

« On fut obligé de le revêtir de la camisole de force, et c'est dans cet état qu'on dut le transporter à l'hôpital Saint-Sauveur, où il est mort, au milieu d'horribles souffrances, quelques heures après son arrivée.

« On assure que le corps de Coquelle va être examiné par nos médecins les plus distingués. Les praticiens auront de curieuses études à faire sur l'hydrophobie, si réellement cette maladie peut être le résultat d'une imagination fortement frappée. »

NECROLOGIE.

On écrit de Toulon :

« Hier dimanche, une toule immense et recueillie accompagnait à sa dernière demeure le capitaine de vaisseau Tassin, enlevé si subitement à l'affection de sa famille et à la marine, qu'il servait si dignement.

« C'était comme un deuil général; matelots, officiers, tous étaient saisis de ce sentiment sympathique qu'imposent les nobles qualités du cœur alliées aux vertus militaires. C'était surtout un spectacle touchant de voir la tristesse et les larmes de l'équipage et l'état major de l'*Albatros*, dont Tassin était tout à la fois aimé comme un père et respecté comme commandant.

« En face du dernier asile, le capitaine de vaisseau Pellion, un de ses nombreux amis, car il en avait tant!

avec des larmes dans la voix, et par de généreuses et éloquentes paroles, a rappelé ce qu'avait été cette carrière militaire, par fois brillante, et toujours honorable; il a dit tout ce que cette âme si noble renfermait de généreux et d'élevé; quelles étaient aussi ses belles et douces vertus de famille... Et ce dernier mot lui brisa le cœur; car il savait bien tous les regrets et la douleur immense de cette famille. Il lui a dit enfin un suprême et dernier adieu auquel chacun a répondu par des larmes.

« Ensuite, monsieur le contre-amiral Delasreux, major général, se rendant en quelque sorte l'interprète de la marine, avec un accent tout à la fois grave et élevé, a honoré à son tour les vertus militaires de ce digne commandant Tassin, et l'a montré à tous comme un noble exemple à suivre. »

UN APOLOGUE PLEIN D'ESPRIT ET DE VÉRITÉ.— Notre correspondant nous raconte l'anecdote suivante:

Dans un village de l'arrondissement de Sarreguemine, un paysan vient de donner l'exemple d'une rare sagesse. Ses enfans le sollicitaient vivement de leur abandonner tout son bien, lui promettant de le nourrir et de l'entretenir convenablement pour le restant de ses jours. Cet homme ajourna sa réponse à deux mois de là, et il engagea ses enfans à bien examiner ce qu'il allait faire. Il prit alors un nid de chardonnerets et il enferma les petits en dehors de la fenêtre. Il fit observer à ses enfans que le père et la mère venaient exactement leur apporter la nourriture à travers les barreaux de la cage, qu'ils veillaient sur eux et ne les laissaient manquer de rien.

« Quand les petits furent devenus assez grands pour pouvoir se suffire à eux mêmes, notre paysan attrapa le père et la mère et les mit dans la cage à la place de leurs enfans, auxquels il donna la liberté. Les jeunes chardonnerets s'inquièrent si peu de leurs parens, qu'ils les laissèrent mourir de faim dans la cage où on les avait mis sans nourriture. Le paysan dit alors à ses enfans, qui s'en indignaient: « Mes amis, vous le voyez, il ne faut pas compter sur la tendresse de ceux à qui on donne le jour. De petits oiseaux viennent de nous en donner un exemple frappant. Et sachez bien une chose, c'est que souvent nous valons, nous autres hommes, encore beaucoup moins que les animaux. »

« Les enfans de cet homme s'ençé n'osèrent plus insister. »



MARINE.



DU 29 SEPTEMBRE

Mouillé hors du Port

Gène et Marseille Polacre Italienne *Union* à José Massera

De Gènes brick Italien *Accorte* Ligure

Ont suivi pour Buenos Ayres.

De Bordenox le 31 juillet barque française *Joas*, à José Massera, avec vin.

De Rio Janeiro brick Esp. *Sentinella* à Jaime Cruzet 30 Septembre.

De St. Catherine le 22 courant, brick got. Brésilien *Ramos*, à José Eneas, avec farine de manioc, pistache, bois à brûler. En quarantaine pour 2 jours pour être venu sans patente de santé.

A suivi pour Buenos Ayres

Du Havre le 10 août. Barque Française *Guarani*

En partance

Californie vapeur Américain. *Commodore Preble*

id. *Wilson Hunt*.

Malvinas brick russe *Marie*.

Rio Grande barque Orientale *Avoline*.

id. *Zumaque* sarde *Luigia*.

Brésil brick Brésilien *Sem Par*.

id. Espagnol *Wifredo*.

AVIS.

La corvette de la République Française, la *Provencale*, partira aujourd'hui Mercredi, 2 Octobre pour Toulon. Les lettres seront reçues à la chancellerie du consulat général de France jusqu'à 1 heure.

Imprimerie du PATRIOTE, rue de las Camaras, N. 148.